

JEAN CLAY l'anonymat est un combat

Jean Clay, *Atopiques. De Manet à Ryman*

Préfacé par Yve-Alain Bois. Postfacé par Thierry Davila
L'Atelier contemporain, 496 p., 30 euros

Ce volume rassemble 25 articles écrits par Jean Clay entre 1960 et le début des années 1980. On y saisit le regard de l'auteur, éditeur et fondateur des revues *Robho* et *Macula* – dans lesquelles se dessinait une autre histoire de l'art.

■ Pour ceux qui, dans ma génération, ont commencé à s'intéresser à l'art et à son histoire dans les années 1980, le nom de Jean Clay sonnait et sonne encore comme celui de quelqu'un qui, à travers les éditions *Macula*, incarnait l'honneur de l'édition en la matière. *Macula*, c'était ce qui nous permettait d'avoir accès aux classiques (Anthony Blunt, Charles Sterling, Meyer Schapiro), ce qui nous rendait enfin accessible Clement Greenberg en français (*Art et Culture*, 1989), ce qui nous initiait aux dernières recherches américaines (Rosalind Krauss), ce qui nous faisait entendre des voix nouvelles (Georges Didi-Huberman). Clay, mais sans doute ne connaissions-nous guère le nom qui se cachait derrière *Macula*, nous apparaissait comme une formidable fenêtre de curiosité et d'intelligence critique ouverte sur le monde, contrastant heureusement avec la grisaille de l'enseignement que nous recevions trop souvent.

Certains, c'est mon cas, savaient que ce nom, Jean Clay, était aussi celui d'un auteur, dont nous avions lu les livres étonnants qu'il avait dédiés à l'impressionisme et au romantisme, chez Hachette Réalités, dans les années 1970. La maquette, signée Jean-Louis Germain, comme les textes qui entretenaient avec les œuvres des rapports de proximité analytique rarement rencontrés, retenaient l'attention et donnaient à ces ouvrages l'allure improbable de beaux livres détournés de leur finalité par leur auteur même. Ici, il y avait à voir, certes, mais aussi à lire et à penser, sur l'art et sur la méthode qui permet de le regarder.

Ce que l'on comprend, à lire aujourd'hui le passionnant *Atopiques. De Manet à Ryman*, qui rassemble 25 articles écrits par Jean Clay des années 1960 au début des années 1980, c'est que ce que nous connaissions n'était que la partie émergée d'un iceberg dont le créateur avait, sciemment, immergé l'essentiel afin de s'adonner aux joies âpres et discrètes de l'édition. « L'anonymat est un combat », dit-il. On ne saurait mieux dire.

Jean Clay, fut, avant d'être éditeur – mais dans cette pratique les qualités des précédentes venaient se cumuler – un journaliste



et un militant (anarchiste tendance Debord) qui, dans chacune de ses actions, tentait d'allier la fougue de ses convictions et la rigueur de ses analyses. Lisez et relisez « Le cinématisme est-il un académisme ? », cette déclaration argumentée d'amour déçu. De même qu'il avait été un singulier auteur de beaux livres, Clay fut un journaliste d'un genre particulier, dont les exigences et les outils tendaient vers la théorie esthétique plus que vers le compte rendu critique de circonstance. Il est vrai que, ne se contentant pas d'écrire, celui-ci, déjà éditeur en cela, trouva plus commode, et plus intéressant, de créer les lieux où ses textes et d'autres encore prendraient leur place : deux revues, *Robho* (créée avec Julien Blaine et mise en page par Carlos Cruz-Diez) puis *Macula* (créée avec Yve-Alain Bois, avec Jean-Louis Germain à la maquette), dont l'existence, successive, constitue l'armature du présent ouvrage.

DÉCENTREMENT DU REGARD

Il y a plusieurs manières de lire *Atopiques*. On peut, en effet, y voir une contribution à l'histoire des revues (les deux parties qui le structurent s'intitulent « Les années *Robho* » et « Les années *Macula* ») et, de ce point de vue, un chapitre important de l'histoire des avant-gardes et du rôle joué par la critique en leur sein. On peut aussi, et cette lecture vient renforcer la première, traverser cette somme tel un atlas de géographie artistique, dans lequel certains mouvements (l'art cinématique), certains artistes (Takis, Jesús-Rafael Soto, Lygia Clark, Martin Barré), et certains continents (l'Amérique du Sud en particulier) dessinent une autre histoire de

l'art, bien loin de ce que les manuels, mais aussi la critique française et états-unienne de l'époque mettaient alors en avant.

C'est ce décentrement du regard qui conduit, sans doute, à la lecture la plus riche, celle qui tente de saisir le regard de Jean Clay dans tout ce qu'il fait, du beau livre sur le romantisme à l'admirable édition des *Écrits* (2011) [1] de Barnett Newman, le grand œuvre éditorial de Clay, menée durant plusieurs décennies où le mot *éditeur* prend toute sa dimension scientifique dans cette façon qu'à son maître d'œuvre d'écrire dans les marges : dans ses notes de bas de page qui, pour citer la remarquable préface d'Yve-Alain Bois, sont « en elles-mêmes de petits traités ».

Si l'anonymat de l'éditeur est bien un combat, c'est dans sa capacité à laisser ainsi de la place pour la pensée de l'autre, y compris lorsque celle-ci diffère de la sienne. Clay, éditeur de Greenberg, n'a eu de cesse de protester contre l'absolutisme de ce formalisme-là, fondé sur la « visualité pure » et le respect de la « spécificité du médium ». À cela, il opposa un formalisme plus ouvert, qui donne à son écriture sa qualité si particulière, faite de rigueur analytique et de sensibilité tactile aux œuvres et à cette épaisseur de leur surface qu'il s'agit de sentir tout autant que de comprendre. S'effacer pour que survive les œuvres, dans leur présence sensible. L'anonymat est un beau programme. ■

Pierre Wat

1 Voir *artpress* n°378, mai 2011.

Yve-Alain Bois, Jean-Louis Germain, Jean Clay et Pierre Brochet travaillant à la maquette de la revue *Macula*. (Ph. DR ; Archives Karine Brochet)